

Ce fut sous le prétexte d'un de ces voyages qu'il quitta le Palais des Roses. C'était une dure montée que celle de Bovernier, en plein hiver. Ces villages des Alpes restent, pendant des mois, privés de toute communication avec le reste de la terre.

Ils trouvèrent des guides pour les conduire et, au prix de mille efforts, à travers mille dangers, après avoir cent fois risqué leur vie, les guides leur montrèrent, tout à coup, à leurs pieds, ensevelis dans la blancheur uniforme de leur suaire de neige, les pauvres chalets de Bovernier, semés dans une étroite vallée.

—Voilà Bovernier... Notre tâche est accomplie... Lorsque vous songerez au retour, vous nous préviendrez...

Les deux complices trouvèrent asile dans une misérable auberge où on leur fit deux lits. Ils s'étaient donnés comme touristes. Gaston avait parlé d'une prétendue mission dont il était chargé et d'observations qu'il voulait faire sur l'hivernage dans les Alpes. Anspach était son domestique.

Pendant tout le trajet, le colosse n'avait pas prononcé deux paroles; quant à Gaston, il payait royalement; les guides eux-mêmes n'étaient ni curieux, ni causeurs.

À Bovernier, les guides avaient des amis, des parents; ce fut chez eux qu'ils demandèrent l'hospitalité.

Anspach et Gaston consacrèrent au repos le premier jour de leur arrivée et ce fut le lendemain seulement que Pervençère voulut commencer son enquête.

Il le fit avec prudence, par questions indirectes.

Pour le crime qu'il méditait, il ne voulait pas attirer sur lui, plus tard, les soupçons.

L'aubergiste était un vieillard de soixante ans nommé Léonard, malade et impotent, qui ne se levait guère de son lit et qu'on entendait geindre nuit et jour, sans une minute de répit. Mais l'auberge était tenue par une de ses filles, Anne-Marie, qui ne demandait pas mieux que de délier sa langue. Dans un village comme celui-là, c'est une bonne fortune qu'un voyageur en plein hiver. On n'en voit pas un tous les dix ans.

Tout en mangeant un morceau le matin du lendemain, devant un feu où il avait fait jeter des bûches, pendant qu'Anne-Marie s'excusait de la dureté du pain, de la dureté du fromage, et de l'âpreté du vin qu'elle lui offrait, Gaston se mit à dire :

—C'est la seconde fois que je passe dans votre pays, à peu près à pareille époque... la première fois, c'était il y a sept ans passés... et alors il m'a été conté qu'un accident épouvantable était arrivé dans la montagne, à quelques lieues d'ici...

—Monsieur veut sans doute parler de la voiture renversée dans le Trient, avec les chevaux, une femme et un enfant?...

—C'est cela. Les journaux de Genève ont raconté l'accident tout au long... On n'a jamais retrouvé la petite fille, à ce qu'il paraît?

—Jamais... Quant à la femme c'était une nourrice de ce pays-ci...

—Ces accidents sont nombreux dans vos dangereuses montagnes.

—Hélas! monsieur, il ne se passe guère d'années où l'on n'ait des morts... et lorsque les morts n'arrivent pas chez nous, ce sont des guides de chez nous qui vont mourir chez les autres, comme ce pauvre Jean Devoissoud, le mari de Catherine, qui est allé il y a huit ans se faire tuer, sur le mont Cervin, à Zermatt.

Gaston frissonna, resta quelque temps sans reprendre la parole.

Catherine Devoissoud! la veuve! c'était elle qu'il venait chercher.

Lorsqu'il eut repris du sang-froid, il dit, avec une compassion profonde :

—Et l'homme mort, que de misère pour celle qui reste!

—C'est vrai. Pourtant, Catherine est travailleuse... dure à la peine... et elle y a d'autant plus de mérite que sa santé est mauvaise et ne s'est jamais complètement rétablie depuis la mort de son homme... Elle a une maladie de cœur... et j'ai un jour entendu dire par M. le médecin d'Orsières que ça pourrait lui jouer un méchant tour et qu'il ne faudrait qu'une grosse émotion pour la tuer; aussi, tout le monde est bon pour elle...

Ce détail ainsi donné par Anne-Marie presque avec indifférence, Gaston le nota avec une joie diabolique.

Une question lui brûlait les lèvres :

—Fanchon!

Mais son cœur battait si fort qu'il n'osait; à la fin, pourtant :

—Tant mieux si cette pauvre femme n'a pas d'enfants!

—Pas d'enfants, monsieur, dit Anne-Marie en haussant les épaules et comme en colère... Non seulement Catherine a une fille de son homme, la petite Fanchon, mais ne voilà-t-il pas qu'elle adopte maintenant les vagabonds qui traînent dans le pays!...

Le mot ne frappa point autrement Gaston, mais Anne-Marie, heureuse de parler, continuait :

—Oui, c'est à ne pas croire... Figurez-vous qu'au commencement de l'hiver, elle a recueilli deux espèces de mendiants, une jeune fille et un jeune garçon... La jeune fille ne lui a pas coûté bien cher à nourrir car elle est morte le même jour, mais à présent elle considère le garçon comme son enfant... Ils étaient deux à ne

point savoir comment gagner leur pain... A présent ils sont trois...

Aucun détail particulier, dans ce qu'il venait d'entendre, ne pouvait mettre Gaston sur la piste et éveiller ses soupçons. Il ne lui vint pas à l'esprit que le petit adopté était celui qu'il cherchait. Ce fut plus tard seulement qu'il y pensa.

Il se contenta de répondre :

—Ce que vous me dites de cette brave femme a piqué ma curiosité et excité mon intérêt... Je veux la voir... Et puisqu'elle n'est pas riche, elle acceptera bien de moi quelque argent...

—Pour elle, Catherine le refuserait, car elle est fière, mais pour Fanchon et Petit-Bernard, elle acceptera, j'en suis sûre.

Gaston acheva paisiblement son frugal repas.

Puis, lorsqu'il eut fini, il demanda à Anne-Marie :

—Où demeure cette Catherine Devoissoud?

—Au dernier chalet du village, monsieur. Pas moyen de se tromper.

Gaston sortit. La neige avait cessé de tomber. Le ciel était tout chargé de nuages de plomb qui roulaient très bas, et la lumière lourde, presque sans transparence, répandue sur ce coin désolé, était jaune.

Devant le chalet, Gaston s'arrêta.

En chemin, il avait eu le temps de penser à ce qu'il allait faire. Tout d'abord, sur Fanchon, il lui fallait une certitude... Était-elle bien la fille de Blanche? Alors, comment se trouvait-elle chez Catherine et comment Catherine la faisait-elle passer pour son enfant?...

La porte du chalet était hermétiquement close; des liens de paille tressés, tordus, empêchaient à l'intérieur toute pénétration du froid et des rafales de neige, par les disjointures des planches.

Il frappa et ce fut Fanchon qui vint ouvrir.

Elle regarda, avec de grands yeux étonnés, cet homme qu'elle ne connaissait pas. Et tout à coup, naïvement :

—Monsieur, c'est bien chez maman que vous venez? Vous ne vous trompez pas?

—Non, mon enfant, dit Gaston en souriant avec bonté... Je ne me trompe pas si vous vous appelez Fanchon et si votre mère s'appelle bien Catherine Devoissoud.

—C'est bien notre nom, monsieur...

Elle alla chercher un escabeau, le mit devant la cheminée et gentiment.

—Asseyez-vous, monsieur, et chauffez-vous... Maman est dans le village avec Petit-Bernard... Elle ne sera pas longtemps sans rentrer...

Il s'assit et, pendant que la fillette allait et venait autour de lui, rangeant, essuyant, faisant l'ouvrage de tous les matins, il ne la quittait pas du regard.

Parfois son regard devenait si intense que Fanchon s'arrêtait, craintive.

Mais alors, il se hâtait de lui sourire et elle reprenait confiance.

Il essayait de découvrir en elle quelque ressemblance avec Blanche de Pervençère ou avec Renaud. Elle avait les yeux très grands, très-bleus, très doux de Blanche. Et dans l'ovale du visage, dans le front qui annonçait l'énergie et la volonté, Gaston croyait reconnaître son frère Renaud. Les lèvres, mignonnes, admirablement dessinées, étaient les lèvres de la mère, mais aux lèvres maternelles les deuils et les désespoirs avaient donné quelque chose de douloureux tandis que la bouche de l'enfant s'épanouissait comme une fleur à la vie.

Tout cela suffirait-il? Pour lui donner une présomption, peut-être! Mais pour lui donner la certitude, non assurément.

Était-ce donc l'enfant du Palais des Roses?... Était-ce l'enfant, qu'il avait condamné à mort le jour même de sa naissance, alors que la servante en le lui montrant, disait :

—Taillé pour vivre cent ans!

Était-ce ce petit être sans défense qu'il avait vu rouler vers les abîmes du Trient, rejeté de roche en roche, bousculé dans une trombe de neige... enseveli... et finalement sauvé?

Non, non, cela n'était pas possible.

Il s'était levé et fiévreusement se promenait dans la chambre du chalet, lorsque, tout à coup, en relevant la tête, il aperçoit, pendue à un clou au-dessus de la cheminée, une mandoline.

Et aussitôt surgit à son esprit la scène du bateau, sur le lac de Genève... ces deux mendiants dont la chanson avait si fort troublé Mme de Pervençère... et ce baiser donné par Blanche à l'un des deux, à Georget, enfin, à Georget?...

Et par une association d'idées naturelle, voilà qu'il se rappelle maintenant l'histoire racontée par Anne-Marie, la fille de l'aubergiste!... Le petit vagabond, adopté par la bonne Catherine!... La mendiante, morte de misère!... Est-ce que ces deux-là seraient ceux de la *Ville-de-Genève*!...

Son saisissement est tel qu'il est prêt à se trouver mal. Il étouffe. Il ouvre la porte, respire à grands traits l'air glacé... attend que